

IDÉOLOGIE, CONSCIENCE MYSTIFIÉE ET STALINISME



Le terme d'idéologie fait aujourd'hui totalement partie du vocabulaire de la « science des idées » et est même passé dans le vocabulaire politique général. Il est lui-même devenu une marchandise idéologique communément utilisée au point d'en perdre son sens critique original. Or il s'agit d'un concept très riche et d'une grande puissance analytique pleinement révélée par le marxisme révolutionnaire grâce à des auteurs tels que Marx- Engels, Lukacs, Korsch ou Gabel.

La critique de toutes les idéologies en tant que dénaturation, déformation et travestissement de la réalité est au centre de la critique marxiste et est une condition incontournable de la compréhension matérialiste et dialectique de la réalité des phénomènes sociaux. Nous avons déjà insisté sur l'importance d'une méthodologie critique et révolutionnaire¹ afin d'avoir les outils conceptuels spécifiques au marxisme « vivant ». Il nous paraît néanmoins important de revenir plus particulièrement sur le concept d'idéologie aujourd'hui utilisé de manière inadaptée et inflatoire afin d'en scotomiser la fonction critique.

L'idéologie peut se comprendre comme un ensemble plus ou moins cohérent de pensées, d'idées, de catégories,...que relie, en règle générale, un certain point de vue de classe sur le monde pour tenter d'en donner une compréhension d'ensemble. L'idéologie n'est pas un simple voile cachant la réalité : elle est la forme mutilée que prend l'existence sociale sous le capitalisme avec des fausses représentations et un « imaginaire » inversé.

« Si dans toute l'idéologie, les hommes et leur condition apparaissent sens dessus dessous comme dans une camera obscura, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, tout comme l'inversion des objets sur la rétine provient de leur processus de vie directement physique. » Karl Marx, Philosophie, L'idéologie allemande, p. 308, Folio Gallimard, Paris, 1994.

L'idéologie s'entoure, avant de se cristalliser en tant que telle, d'une nuée d'idées diffuses, de

¹Voir à ce sujet nos textes : « Introduction à la question de la dialectique matérialiste » et « Idéologies et fausses consciences » in Matériaux Critiques N°5 et N°7 ainsi que sur notre site : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>

sensations, d'opinions et d'images. Ce sont des produits hétérogènes et hétéroclites, des bribes d'éducation, d'expériences partielles et de socialisation plus ou moins bien accomplie. « *La fausse conscience est un état diffus ; l'idéologie est une cristallisation théorique* ». Joseph Gabel, *La fausse conscience*, p.19, Les Éditions de Minuit, Paris, 1962.

Cette cristallisation théorique correspond à une compréhension erronée, aliénée et inadéquate qui empêche pour l'individu comme pour la collectivité-classe, une pleine et historique compréhension du réel.

« *La fausse conscience est la base de l'idéologie, définie comme une forme de pensée politique intéressée et de ce fait déformée. L'idéologie est la cristallisation théorique d'une forme de fausse conscience* » Joseph Gabel, *Études Dialectiques*, p.25. Méridiens Klincksieck, Paris, 1990.

C'est donc un système de croyances et de représentations qui déforme la réalité avec pour fonction principale de travestir celle-ci ; essentiellement afin de camoufler les rapports d'exploitation et de domination. En ce sens, les religions, le nationalisme, le racisme ou l'économie...sont des exemples classiques de fausses consciences et d'idéologies, qui en niant l'histoire, donnent une explication erronée, voire délirante (à caractère schizophrénique²) de la réalité dans sa complexité et sa totalité.

« *L'idéologie est la base de la pensée d'une société de classe, dans le cours conflictuel de l'histoire. Les faits idéologiques n'ont jamais été de simples chimères, mais la conscience déformée des réalités, et en tant que tels des facteurs réels exerçant en retour une réelle action déformante ; d'autant plus la matérialisation de l'idéologie qu'entraîne la réussite concrète de la production économique autonomisée, dans la forme du spectacle, confond pratiquement avec la réalité sociale une idéologie qui a pu retailler tout le réel sur son modèle* » Guy Debord, *La société du spectacle*, p.139, éditions Champ Libre, Paris, 1972.

Cette « fausse conscience » est inhérente au processus de réification et constitue des structures de compréhension illusoires avec, pour les plus cohérentes, un entendement erroné de la totalité et de sa compréhension d'ensemble. Avec le développement extraordinaire des médias sociaux et autres moyens communicationnels, l'idéologie a réussi à pénétrer en profondeur et en permanence tout le corps social, imbibant, consciemment et inconsciemment même, les individus qui essayent péniblement de maintenir, à contre-courant, un point de vue critique.

C'est pourquoi une des tâches essentielles de la critique marxiste est, et a toujours été, la critique et la « déconstruction » de toutes les idéologies. Il s'agit de démanteler les idéologies sans en produire de nouvelles variantes. Ce travail de destruction critique est nécessaire en permanence sous le capitalisme car celui-ci se nourrit et génère en abondance des produits et sous-produits idéologiques qui interviennent en fonction des circonstances historiques et géopolitiques, mais toujours dans le sens du renforcement, de la modernisation et de la légitimation capitaliste. Même les armes critiques essentielles du marxisme et le « matérialisme historique » ont eu à subir d'importantes attaques et révisions pour amoindrir leur côté subversif et finir par devenir une nouvelle idéologie. « L'idéologie marxiste » est

²« *Le raciste- tout comme le schizophrène- s'enferme dans un monde de fantasmes délirants ; il n'a nul besoin de connaître pour haïr.* » Joseph Gabel, *Études Dialectiques*, p.28, Méridiens Klincksieck, Paris, 1990.

ainsi apparue, et s'est constituée sur base d'une aberration logique, d'un oxymore et d'une antithèse à l'intérieur même d'un groupe de mots.

«Après la mort de Marx, Engels et de la première génération marxiste qu'ils avaient directement influencée, la science marxiste transmise par le mouvement ouvrier moderne ne l'a été qu'en tant qu'idéologie ; elle a totalement cessé de se développer de façon vivante.» Karl Korsch, Livre des abolitions, p.131, L'Asymétrie réverbération, Toulouse, 2024.

Suite à cette dénaturation réformiste et syndicale, le « marxisme », même celui appelé «orthodoxe», s'est complètement sclérosé pour devenir, avec la contre-révolution stalinienne, l'une des idéologies anti-ouvrières d'avant-garde, d'autant plus vicieuse et pernicieuse qu'elle empruntait encore la forme trafiquée et le vocabulaire du « vieux marxisme ». C'est sous le terme de « léninisme » ou de « marxisme-léninisme » (plus exactement de « stalinisme ») que ce détournement et cette dénaturation volontairement frauduleuse a pu être conçue pour ensuite constituer une « nouvelle philosophie » : le structuralisme³.

« Selon Althusser, l'économie, la politique et l'idéologie forment des structures interconnectées qui maintiennent les intérêts des dirigeants. Le grand historien marxiste Edward Palmer Thompson a peut-être été le premier à comprendre la portée désastreuse de la notion althussérienne de structure. Selon Thompson, Althusser a vidé l'histoire de ses acteurs historiques, proposant à la place un « théoricisme ahistorique ». La description que Thompson fait du système d'Althusser correspond très bien à la « théorie » dans son ensemble : un impérialisme théorique qui s'est transformé en un système si fermé sur lui-même qu'il pouvait ignorer tout dialogue avec le monde empirique, ce qui le rendait impossible à réfuter.

Comme le pouvoir dans le pouvoirisme, la structure est un concept statique, sans agent, purement abstrait, posée axiomatiquement par le savant. Dépourvue d'existence empirique, elle pouvait être transposée d'une discipline à l'autre et d'un contexte à l'autre. C'est ce que j'appelle une structure itinérante. Parce que la structure était fondamentalement sous-tendue par le pouvoir, elle avait désormais la lourde tâche d'expliquer toutes les indignités humaines. Le sexisme, le capitalisme, le racisme, la surveillance disciplinaire et l'orientalisme sont devenus des structures d'oppression, se reflétant et se prolongeant les unes les autres. Associées à l'analyse du pouvoir, les structures sans agent devenaient des agents d'oppression fixes, invisibles, puissantes et quasi ontologiques. » Eva Illouz, Le 8 octobre. Généalogie d'une haine vertueuse, p 23-24, Tracts Gallimard, Paris, 2024.

Cette constitution de l'idéologie léniniste (et donc stalinienne) a pu se réaliser grâce l'appui de toutes les idéologies déjà existantes même les plus réactionnaires et soi-disant opposées au « marxisme de Marx ». La bourgeoisie classique a ainsi eu également beau jeu de cautionner (même en s'y opposant pour la forme) à ce qui était une supercherie traduisant le fait que le « socialisme réalisé » n'était qu'une variante « étatique» du capitalisme « libéral », préservant l'essentiel du MPC : le salariat et l'exploitation (afin d'extorquer de la survaleur).

Le stalinisme, en tant qu'idéologie et pratique sociale obscurantiste, représente un des points culminants de ce processus d'idéologisation et de construction du faux en tant que vérité « scientifique » et prétendument « révolutionnaire ». L'inversion spectaculaire a ainsi été

³Contrairement à l'existentialisme et aux autres philosophies humanistes, le structuralisme affirme la prééminence des structures sur les individus qui les composent. Il soutient que le sens naît de la structure globale, réduisant l'individu à un simple produit de ces déterminismes sociaux et culturels. A l'opposé de l'existentialisme, le structuralisme est un antihumanisme théorique très compatible avec le stalinisme car, comme celui-ci, il dépersonnalise l'homme pour n'en faire qu'un simple rouage de la machine étatique.

totalelement réalisée dans les années vingt d'abord par la contre-révolution active et la répression de tout ce qui s'apparentait à la révolution. De plus, cette contre-révolution particulière a pris les habits, le vocable et les symboles de son ennemi historique, rendant ainsi le dévoilement révolutionnaire d'autant plus difficile. L'outil de la critique devenait l'agent actif pour détourner et empêcher toute critique radicale et rendre inintelligible le sens des mots. Il nous fallait redéfinir pour chaque concept son sens historique original et revenir systématiquement à Marx. Ce dévoilement révolutionnaire a été d'autant plus difficile que nombre d'authentiques révolutionnaires, persécutés, emprisonnés, torturés et assassinés par le stalinisme, n'avaient pas compris à l'époque toute la teneur de cette contre-révolution qui n'aspirait qu'à profiter de la plus-value extorquée à une classe ouvrière soumise et écrasée comme jamais auparavant.

Ce travail de restauration programmatique et de rectification lexicale toujours nécessaire est notamment passé par l'œuvre d'individus et de petits groupes qui ont pris en charge la traduction et la publication de textes inconnus, disparus ou complètement caviardés⁴. Le stalinisme, comme expression de sa nature profondément contre-révolutionnaire, n'a pu ainsi conserver qu'une enveloppe formelle et symbolique en dénaturant tout contenu subversif. Mais, cette enveloppe mystificatrice avait, elle-même, de plus en plus un contenu atrophié, falsifié, bourgeois et réactionnaire. C'est ce que certains militants ont à juste titre qualifié de « *mensonge déconcertant* » en référence au célèbre ouvrage d'Ante Ciliga, « Dix ans au pays du mensonge déconcertant »,⁵ qui dénonçait, dès 1926, la dictature stalinienne et ses altérations programmatiques permanentes.

Si, au 19ème siècle, l'affrontement entre les deux classes principales, le prolétariat et la bourgeoisie, pouvait être exprimé au moins partiellement au-travers des « théories socialistes » s'opposant à celles, réactionnaires, de la bourgeoisie, aujourd'hui, avec le stalinisme et ses dérivés « marxistes-léninistes » (maoïstes, trotskistes, gramscistes, structuralistes,...), il n'y a plus d'opposition frontale - conception classiste contre conception classiste - mais un marécage de confusions et de compromissions. C'est un processus incessant de retour/dépassement de vieilles et rances idéologies qui se voient ripolinées et remises au goût frelaté du moment.

C'est alors l'ère du « néo » qui, s'il signifie « nouveau », n'est souvent qu'une pâle et caricaturale adaptation de l'original pour essayer de le renouveler et l'actualiser : « néo-polar », « néoclassique », « néolibéralisme », « néofascisme »,... Dans ce contexte global de contre-révolution sémantique, le « léninisme » ou « marxisme-léninisme »⁶ fonctionnent comme une idéologie anti prolétarienne se couvrant du nom de Lénine afin de renforcer les confusions et scotomiser par avance toutes les critiques provenant de ceux se revendiquant,

⁴Pour ne citer que les principaux, en langue française, nous pensons aux camarades J. Camatte (revue Invariance), R. Dangeville (revue Le Fil du temps), R. Lefeuvre (Cahiers Spartacus), M. Rubel...

⁵L'ouvrage fondamental d'Ante Ciliga, communiste croate, « Dix ans au pays du mensonge déconcertant » a été republié aux éditions Champ Libre en 1977.

⁶Il est à noter que cette terminologie est apparue dans les années 1930 soi-disant pour exprimer les apports « créateurs » de Lénine au marxisme, en réalité pour peaufiner les falsifications et autres contre-vérités de la dite « Pensée-Lénine » et la réduire, de fait, au stalinisme.

même critiquement, du rôle historique, de la pensée et de l'action du militant V.I. Oulianov Lénine.

« Au début de *« L'État et la révolution »*, Lénine dit qu'il est fatal que les grands révolutionnaires soient falsifiés comme le furent Marx et ses meilleurs successeurs. Lénine lui-même échappera-t-il à ce sort ? Certainement pas. » Bordiga, Lénine sur le chemin de la révolution, "Programme Communiste", n° 12, juillet-septembre 1960.

Par la suite, la caractérisation idéologique de « léninisme » a été généralisée à tous ceux qui ont défendu et défendent le caractère prolétarien de la révolution d'Octobre 1917 pour devenir plus tard, à force d'altérations, un synonyme contre-révolutionnaire du stalinisme. Le « marxisme-léninisme » dans sa version la plus vulgaire, le « stalinisme », est ainsi devenu, surtout avec la défense du « socialisme en un seul pays » (négligeant virulente du concept révolutionnaire d'internationalisme) la réelle antithèse du marxisme, une locution mensongère pour cacher la réalité sordide des crimes de Staline et de ses partisans contre les révolutionnaires dans le monde entier. Pour le « léninisme », il n'y aurait que deux idéologies : l'une bourgeoise, réactionnaire, obscurantiste, raciste, idéaliste... et une autre « socialiste » et « émancipatrice ». Comme le disait Lénine en 1902 :

« Le problème se pose uniquement ainsi : idéologie bourgeoise ou idéologie socialiste. Il n'y a pas de milieu car l'humanité n'a pas élaboré une « troisième » idéologie. » Lénine, *Que Faire ?*⁷

« Le Marxisme-léninisme donne ainsi une vision du monde intellectuel, où il apparaît partagé entre deux idéologies en conflit. » Alain Besançon, *Les origines intellectuelles du léninisme*, p.7, Gallimard, Paris, 1977.

Ce conflit n'est pas uniquement intellectuel et se traduit, dès les années vingt, par une répression barbare sans précédent qui ne se limite bien évidemment pas à l'assassinat criminel de Trotski à Mexico en 1940, mais va entraîner, d'abord en URSS, **des centaines de milliers d'exécutions** documentées depuis 1921. Il s'agit principalement de tous ceux qui ont directement, puis de plus en plus indirectement, un rapport quelconque avec la révolution ou l'idée même de la possibilité révolutionnaire. Cette vague de contre-révolution s'est développée partout dans le monde, de l'Espagne au Vietnam, de la Hongrie à l'Ukraine, de la Chine au Mexique,... Ce sont des enlèvements, des tortures, des « aveux extorqués », des disparitions, des emprisonnements, des déportations, des exécutions sélectives et de masse qui sont alors devenus les traits significatifs les plus ignominieux de la répression stalinienne. En ce sens, il s'agit bien d'un « fascisme rouge » comme l'ont dénoncé les révolutionnaires dès les années 1920 et 1930.

« C'était le chemin de la collaboration des classes, du front populaire avec les démocrates et les cléricaux. La ligne de partage entre prolétariat et bourgeoisie fut repoussée dans la classe bourgeoise elle-même entre petite et grande bourgeoisie. Le prolétariat n'avait plus de représentation propre. La lutte des classes n'était plus menée qu'à travers de pseudo-combats, les formations d'extrême gauche mirent en avant le mot d'ordre : Pas de compromis avec la contre-révolution ! Retour à la ligne claire de la lutte des classes ! ». Otto Rühle, *Fascisme brun, fascisme rouge*, p.55, Spartacus, Paris, 1975.

En commençant par la fixation et le retour aux vieilles tactiques de la social-démocratie, qui

⁷Cité par Alain Besançon, *Les origines intellectuelles du léninisme*, p.7, Gallimard, Paris, 1977.

s'étaient pourtant définitivement avérées pourries, (parlementarisme, électoralisme, syndicalisme, gradualisme...) l'Internationale Communiste, créée en 1919 et qui devait marquer une rupture programmatique radicale, se réaligna, dès son deuxième congrès⁸ sur les mêmes positions erronées et bourgeoises qui s'étaient pourtant révélées, pour la seconde Internationale, comme une déchéance programmatique irrévocable. Le marxisme « vivant » n'est pas une science « objective » comme le voudrait le scientisme bourgeois avec sa confiance absolue en l'expérimentation comme solution rationaliste à toutes les questions que l'humanité se poserait. Il lui manque en effet, la perspective historique et la vision globale que seul le concept de totalité porté par la classe ouvrière est à même de rencontrer

Cette réalité n'est pas une caractéristique messianique qui tomberait du ciel avec une conscience éclairée, mais le processus même, déterminé par la place qu'occupe le prolétariat dans le MPC, à la fois en tant que classe exploitée **et** révolutionnaire. Cette place est unique dans l'histoire car, en ce qui concerne les modes de production antérieurs au capitalisme, la classe révolutionnaire, porteuse d'une autre organisation sociale en gestation n'était pas la classe socialement la plus exploitée. Ainsi, la bourgeoisie, au sein de la féodalité, était certes entravée par des rapports sociaux obsolètes (le servage, les corvées et la transmission héréditaire des terres selon le principe de « primogéniture masculine ») ; mais elle n'était ni la classe socialement exploitée, ni celle la plus opprimée.

C'était le prolétariat, classe productive de la richesse sociale qui était, et est aujourd'hui encore, sous le mode de production capitaliste, la seule classe exploitée. Et c'est d'ailleurs cette classe exploitée en pleine croissance, celle des esclaves salariés modernes, qui a permis à la classe bourgeoise d'en finir avec le système féodal lors de la grande révolution française. C'est effectivement grâce aux sans-culottes (en bonne partie des prolétaires) que la classe bourgeoise s'est imposée sur l'aristocratie. Cependant, une fois bien installée au pouvoir, la célèbre devise bourgeoise *Liberté, Égalité, Fraternité* n'a, tout naturellement, correspondu qu'à *Infanterie, Cavalerie, Artillerie*, comme l'affirmait Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. (1852)

« La dialectique matérialiste du prolétariat ne peut pas être enseignée de façon abstraite, ni même à l'aide de prétendus exemples, comme une science particulière ayant son objet propre. Elle ne peut être utilisée de façon concrète que dans la praxis de la révolution prolétarienne et dans une théorie qui en est partie constitutive, immanente et réelle. » K. Korsch, *Marxisme et philosophie*, p.187, éditions de Minuit, Paris, 1964.

C'est donc la contre-révolution stalinienne qui « canonisa » en la corrompant, la pensée de Lénine, pour en faire avec le texte plus que problématique de 1924 : « Les principes du léninisme », une construction idéologique codifiant, une fois pour toutes, le « marxisme-léninisme » en tant que **science de la falsification** au service de la perpétuation du mode de raisonnement bourgeois. Il revient à Georges Orwell, d'avoir magistralement décodé et

⁸Ce sont les quatre premiers congrès mondiaux de 1919 à 1923, dont les gauchismes se revendiquent toujours, qui gravèrent dans le marbre de l'opportunisme le retour à toutes les vieilles tactiques bourgeoises en les qualifiant de « révolutionnaires ». C'est ainsi que le parlementarisme de sinistre réputation devint « le parlementarisme révolutionnaire », avec une pratique identique vaguement camouflée d'une phraséologie plus « rouge ». Il en va de même pour toutes les autres questions programmatiques.

ridiculisé cette détérioration politique dans son pamphlet animalier, « La ferme des animaux », et dans son appendice à son « 1984 » intitulé « Les principes du novlangue »⁹.

« Plus d'attribution, camarades ! s'écria Napoléon. Le travail nous attend. (...) Nous ferons savoir à cet abominable traître qu'on ne fait si facilement table rase de notre œuvre. Souvenez-vous-en, camarades : nos plans ne doivent être modifiés en rien. Ils seront terminés au jour dit. En avant, camarades ! Vive le moulin à vent ! Vive la Ferme des Animaux ! » Georges Orwell, La ferme des animaux, éditions Champ Libre, Paris, 1981.

Ce qui n'est rien en regard des délires dithyrambiques de la prose stalinienne :

*« Ô toi Staline, grand chef des peuples,
Toi qui fis naître l'homme,
Toi qui fécondes la terre, Toi qui rajeunis les siècles, Toi qui tresses le printemps... »*
Izvestia, 28/08/1936. Cité par Jean- Jacques Marie, in Staline, p.9, Fayard, 2001.

Ou encore :

*« Staline, tu es plus haut
Que les hauts espaces célestes,
Et seule tes pensées
Sont plus hautes que toi...
Ton esprit, Staline est plus lumineux que le soleil. »*

Outre le caractère mystico-religieux, cela démontre la particularité réellement « délirante » et criminelle du stalinisme :

« Du fait de son identification présente au stalinisme, je n'en attends plus rien que d'exécration. Il y a eu l'assassinat, sur l'ordre d'un seul, de ses meilleurs compagnons de lutte ; il y a les procédés, repris et aggravés de l'Inquisition, dont on a usé pour les avilir avant de leur ôter la vie ; il y a les camps de concentration qui ne le cèdent pas en ampleur et en atrocité à ceux d'Hitler ; il y a l'abrogation de toutes les libertés dignes de ce nom ; il y a l'utilisation systématique du mensonge, de la calomnie, du faux et du chantage comme moyen de propagande. » André Breton¹⁰.

Il existe même une certaine critique « stalinienne du stalinisme » qui a pu se développer pour maintenir « en dépit de tout » le mythe et son mensonge. Il s'agissait pour les pires idolâtres de participer eux-aussi au renversement de l'idole en se dédouanant de cette manière, tout en continuant sur le fond, l'œuvre falsificatrice et « révisionniste ».

« Le renversement de l'idole immonde par les idolâtres eux-mêmes ne fait que commencer. » Boris Souvarine, Le Stalinisme, p.32, Spartacus, Paris, 1972.

En effet, le mensonge est à tel point déconcertant car il provient d'un point de vue interne au mouvement ouvrier et se prétend critique et radical. Il a pu ainsi s'adapter et se perpétuer.

⁹ « Le but du novlangue était, non seulement de fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales des dévots de l'angsoc, (« socialisme anglais » dans le novlangue) mais de rendre impossible tout autre mode de pensée. » G. Orwell, 1984, Folio/SF, p.395, Gallimard, Paris, 1950. Le but du novlangue est l'anéantissement de la pensée, la destruction de l'individu devenu anonyme, et l'asservissement des classes subalternes. Il s'agit de dissoudre toute pensée critique par manque de mots et d'expressions adéquates à l'expression d'une pensée abstraite et analytique. C'est un processus d'abêtissement et d'abrutissement subtil car il n'interdit pas directement la pensée subversive mais l'empêche d'être élaborée et entrave son utilisation.

¹⁰ Francis Dumont, Entretien avec André Breton, Combat, le 16 mai 1950, sur : <https://sinedjib.com/index.php/2023/03/04/andre-breton-je-nattends-plus-rien-du-communisme-du-fait-de-sa-identification-avec-le-stalinisme/>

« *Le marxisme finit par perdre toute trace de son essence révolutionnaire ; il subit le sort, fréquent dans l'histoire, ou les mêmes phrases, la même nomenclature, les mêmes éthiques, les mêmes symboles recouvrent un contenu social et politique complètement différent.* » N. Boukharine, Lénine Marxiste, p.12, Librairie de l'Humanité, Paris 1925.

Il est bon de rappeler que, du point de vue marxiste, la langue n'est pas neutre. C'est d'abord **un moyen de production** déterminé par les conditions de la production et les rapports sociaux entre les classes.

« *La réalité immédiate de la pensée est le langage. De même que les philosophes ont fait de la pensée une réalité autonome, ils ne pouvaient faire autrement que d'attribuer au langage une réalité autonome(...)* Ni les idées, ni le langage ne forment en soi un domaine à part, ils ne sont que les expressions de la vie réelle. » K. Marx, L'Idéologie allemande, p.489-490, éditions sociales, Paris, 1968.

Elle est, de plus, un des véhicules prioritaires de la diffusion et de la structuration de l'idéologie dominante. Elle n'est pas, comme le voudrait le matérialisme vulgaire, un simple élément indifférent, parmi d'autres, de la superstructure.

Les hommes communiquent entre eux pour s'aider à produire. **La langue est directement une force productive matérielle de l'activité humaine.**

« *Donc, la définition du langage comme moyen de production est juste !* » A. Bordiga, Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste, p.55, éditions Prométhée, Paris, 1979.

Et, pour mieux enfoncer le clou matérialiste et dialectique :

« *Pour le pontife suprême du marxisme, le minerai de fer serait un moyen de production caractéristique d'une époque, mais non l'écriture alphabétique- parce qu'elle ne produit pas de biens matériels ! Mais l'utilisation par les hommes de l'écriture alphabétique n'a-t-elle pas été indispensable, entre autres, pour en arriver aux aciers spéciaux de la sidérurgie moderne ? Il en va de même pour la langue. A toutes les époques, la langue est un moyen de production.* » A. Bordiga, Idem, p.53.

Aujourd'hui encore, l'idéologie dominante parvient à polluer « langagièrement » des franges de « jeunes radicaux néophytes » se satisfaisant facilement des « discours » de l'académisme universitaire ou de la phraséologie gauchiste, sans approfondir le travail d'analyse critique et de dénonciations qui, dès les années vingt, avait été entamé par les fractions communistes « oppositionnelles ». ¹¹ L'idéologie s'est donc aussi spécialisée dans l'utilisation défigurée du sens des mots et dans l'instrumentalisation du langage afin de transmettre, même inconsciemment, les codes et les valeurs dominants. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple : le mot « peuple » et son dérivé, « populaire », expriment d'abord une négation des classes au profit d'un conglomerat social imprécis. Nous rappelons ici ce que Marx disait dans sa critique du Programme de Gotha, « ... *Et ce n'est pas en accouplant de mille manières le mot Peuple avec le mot État qu'on fera avancer le problème d'un saut de puce* ». Le remplacement récurrent de la notion de classe, à fortiori celui de « classe ouvrière » ou de

¹¹Sans alourdir trop le texte citons, pour illustrer notre propos, les ouvrages de Willy Huhn, Trotski, Le Staline manqué, Spartacus, 1981 ; Dennis Authier, Jean Barrot, La gauche communiste en Allemagne, 1918-1921, Payot, Paris, 1976 ; G. Munis, Parti-Etat, Stalinisme Révolution, Spartacus, Paris, 1975.

« prolétariat », permet de faire croire que ces catégories économiquement et socialement déterminées, auraient disparu au profit d'un ensemble hétéroclite et invertébré, d'une masse sociologique manipulable et manipulée. Le « peuple », c'est-à-dire l'ensemble des êtres humains, équivaut à « tout » et, donc, correspond fondamentalement à « rien ». Comme l'exprime clairement, la phrase attribuée à Marx : *« Lorsque j'entends le mot peuple, je me demande ce que l'on réserve au prolétariat. »*

Quant au trotskisme, quelles que soient ses variantes, il n'est jamais parvenu à une critique de fond du stalinisme car il ne pouvait dépasser le manque de rupture programmatique congénitale de sa propre histoire¹². Il n'a donc fait que reproduire les bases contre-révolutionnaires du stalinisme dont il est, et a toujours été, un « compagnon de route » et ce, avec un vernis plus ou moins démocratique et libertaire. Si l'opposition trotskiste s'est constituée en désaccord avec la négation grossière du programme communiste internationaliste, elle admettait et contenait en germes les prémisses politiques du stalinisme : la défense implicite d'un socialisme en un seul pays, dans la mesure où elle considérait l'économie russe comme socialiste malgré l'excroissance bureaucratique survenue, d'après elle, au sein de l'État ouvrier, qu'elle considéra dès lors comme « dégénéré ».

C'est cette matrice commune qui l'amena quelques années après cette opposition de plus en plus « loyale » sur le même terrain que son frère ennemi : celui de la défense du capitalisme en « URSS » et donc, dans le monde entier. Cela se matérialisa dramatiquement par l'appui et la participation de la quasi-totalité des trotskistes comme courant politique (cf. la dite « quatrième internationale » fondée en 1938), à la boucherie impérialiste de 1939-45 et à toutes celles depuis, toujours sous prétexte de la défense d'un camp plus « progressiste » contre celui considéré comme bien pire, « l'allemand » tout d'abord, « l'américain » ensuite. C'est en ce sens que nous pouvons analyser le trotskisme en tant que variante « light » du stalinisme.

Pour lutter contre la bureaucratie, les trotskistes proposaient un organe super-bureaucratique qui devait combattre bureaucratiquement, la bureaucratie ! Ils n'avaient aucune compréhension ni de la profondeur de la contre-révolution, ni de ses causes structurelles. Il a ainsi fini par devenir le « meilleur ennemi » du stalinisme car il n'existe que pour en donner une alternative moins ouvertement grossière et bestiale. Avec le trotskisme, il y a donc **une manière stalinienne de critiquer le stalinisme**. Les trotskistes s'attachent à considérer et à dénoncer, tout au plus, les excès du stalinisme sans chercher les causes historiques de sa nature contre-révolutionnaire profonde. Ils sont génétiquement programmés pour défendre, en toute circonstance, le camp « prosoviétique », même contre leurs propres militants réprimés par ces derniers. Ils montrent bien ainsi qu'ils sont devenus les laquais du stalinisme.

« Même les trotskistes, les zinoviévistes, les boukharinistes et autres objecteurs que Khrouchtchev traite par habitude d'ennemis du léninisme, il les disculpait entièrement des accusations folles

¹²Ce constat factuel possède néanmoins une exception marquante : il s'agit de la rupture d'avec la quatrième Internationale impulsée par G. Munis, B. Péret et Natalia Sedova-Trotsky, début des années 1950. De nombreux documents concernant cette rupture et le F.O.R se trouvent dans l'ouvrage de G. Munis, *De la guerre civile espagnole à la rupture avec la quatrième Internationale (1936-1948)*, Editions Ni patrie, ni frontières, Paris, 2012.

inventées à leur rencontre. Il ne laissait aucun doute quant au caractère démentiel, paranoïaque, du comportement de Staline, quant à la mégalomanie et à l'égoïsme pathologique de l'énergumène obtus qui se voulait omniscient et fonda son omnipotence sur des montagnes de cadavres. » Boris Souvarine, Le Stalinisme, p.33-34.

Ces malversations passent invariablement par les tentatives de récupérations déjà dénoncées « ante mortem » par Lénine lui-même, en août 1917.

« Du vivant des grands révolutionnaires, les classes d'opresseurs les récompensent par d'incessantes persécutions ; elles accueillent leur doctrine par la fureur la plus sauvage, par la haine la plus farouche, par les campagnes les plus forcées de mensonges et de calomnies. Après leur mort, on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une certaine auréole afin de "consoler" les classes opprimées et de les mystifier ; ce faisant, on vide leur doctrine révolutionnaire de son contenu, on l'avilit et on en émousse le tranchant révolutionnaire. » V. Lénine, L'État et la révolution, p.10, éditions sociales, Paris, 1972.

Le trotskisme, à l'instar du léninisme dont il provient, ne constitue nullement une rupture de classe d'avec le point de vue bourgeois et contre-révolutionnaire déjà représenté historiquement par la social-démocratie et le stalinisme. C'est pourquoi il en est, à chaque occasion, dans les luttes ou au cours des spectacles électoraux, l'avorton permanent.

Matériaux Critiques, le 29/03/2026.

Bibliographie

Ouvrages :

- Dennis Authier, Jean Barrot, La gauche communiste en Allemagne, 1918-1921, Payot, Paris, 1976.
- Alain Besançon, Les origines intellectuelles du léninisme, Gallimard, Paris, 1977.
- Amadeo Bordiga, Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste, Editions Prométhée, Paris, 1979.
- N. Boukharine, Lénine Marxiste, Librairie de l'Humanité, Paris 1925.
- Ante Ciliga, Dix ans au pays du mensonge déconcertant, éditions Champ Libre, Paris 1977.
- Guy Debord, La société du spectacle, éditions Champ Libre, Paris, 1972.
- Joseph Gabel, La fausse conscience, Les Éditions de Minuit, Paris, 1962.
- Joseph Gabel, Études Dialectiques, Méridiens Klincksieck, Paris, 1990.
- Willy Huhn, Trotski, Le Staline manqué, Spartacus, 1981.
- Eva Illouz, Le 8-octobre Généalogie d'une haine vertueuse, Tracts Gallimard Paris, 2024
- Karl Korsch, Marxisme et philosophie, éditions de Minuit, Paris, 1964.
- Karl Korsch, Livre des abolitions, L'Asymétrie réverbération, Toulouse, 2024.
- V. Lénine, L'État et la révolution, éditions sociales, Paris, 1972.
- Jean- Jacques Marie, Staline, Fayard, Paris, 2001.
- Karl Marx, Philosophie, L'idéologie allemande, Folio Gallimard, Paris, 1994.
- G. Munis, Parti-Etat, Stalinisme Révolution, Spartacus, Paris, 1975.
- G. Munis, De la guerre civile espagnole à la rupture avec la quatrième Internationale (1936-1948), Editions Ni patrie, ni frontières, Paris. 2012.
- Georges Orwell, La ferme des animaux, éditions Champ Libre, Paris, 1981.
- Georges Orwell, 1984, Folio/SF, Gallimard, Paris, 1950.
- Otto Rühle, Fascisme Brun, fascisme rouge, Spartacus, Paris, 1975.
- Boris Souvarine, Le Stalinisme, Spartacus, Paris, 1972.

Sites web:

- Matériaux Critiques, sur : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/textes>
- Francis Dumont, Entretien avec André Breton, *Combat*, le 16 mai 1950, sur : <https://sinedjib.com/index.php/2023/03/04/andre-breton-je-nattends-plus-rien-du-communisme-du-fait-de-son-identification-avec-le-stalinisme/>